Contribution à l'histoire des paysages en Afrique de l'Ouest

Les Rivières du Sud des explorateurs et des résidents européens de la période 1830-1910

Contribution to landscape history in West Africa. Explorers' and European residents' Northern Rivers of the 1830-1910 period

Vincent Leblan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17203>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.17203

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2012

Pagination : 937-973

ISBN : 978-2-7132-2350-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Vincent Leblan, « Contribution à l'histoire des paysages en Afrique de l'Ouest », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 208 | 2012, mis en ligne le 13 octobre 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17203> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.17203

Contribution à l'histoire des paysages en Afrique de l'Ouest

Les Rivières du Sud des explorateurs
et des résidents européens de la période 1830-1910*

En 1906, le géographe Jules Machat publie *Les Rivières du Sud et le Fouta-Djallon. Géographie physique et civilisations indigènes*, incluant un croquis de l'environnement végétal élaboré à partir de récits de voyages de la fin du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle (fig. 1). Sur plus de 500 km de côtes, cette esquisse fait apparaître des cordons de « végétation forestière » de part et d'autre de chacun des fleuves compris entre la Casamance (Sénégal) et la Rokellé (Sierra Leone), à l'exception du Rio Pongo et du Konkouré bordés d'un couvert de « savanes dominantes ». La légende indique encore que l'espace interfluvial est caractérisé à l'amont par des formations herbeuses et des îlots forestiers, tandis qu'en aval se développent de vastes étendues de « formes de forêt claire ». Un commentaire précise que les formations de l'*hinterland* comprises entre le littoral et les montagnes du Fouta Djallon sont pour l'essentiel composées de hauts fourrés le long des rivières, de taillis sur les pentes, ponctués de quelques îlots de forêt plus dense, d'espaces herbeux sur les plateaux latéritiques et de massifs d'arbres fruitiers à l'emplacement des villages (Machat 1906 : 154). En somme, il restitue une image du couvert végétal qualitativement fort semblable à celui que l'on peut observer de nos jours.

* Cet article est issu de recherches effectuées à différents moments au sein du Programme de recherches interdisciplinaires « Évolution, Natures et Cultures » coordonné par Frédéric Joulain à l'École des hautes études en sciences sociales (2003-2010). Il a pu être préparé grâce au soutien de la Société d'ethnologie de Nanterre (bourse Eugène Fleischmann), à la Fondation de France (bourse déclics-jeunes) et à la Fondation des Treilles. Remerciements en Guinée à la Direction nationale de la Diversité biologique et des Aires protégées, à la Direction nationale des Eaux et Forêts et tout particulièrement à Thierno Diallo à la préfecture de Boké pour ses commentaires d'une version antérieure. Je remercie également les évaluateurs de cet article pour leurs suggestions concernant l'amélioration du manuscrit.

EXTRAIT DE « INDICATIONS DE GÉOGRAPHIE BOTANIQUE »
PORTANT SUR LES RIVIÈRES DU SUD ET LE FOUTA DJALLON

(Machat 1906)

Mais quelques dizaines de pages plus loin, des propos en apparence contradictoires donnent l'impression d'une végétation dense et luxuriante couvrant l'ensemble de la région : « Sur plus de cent kilomètres à partir de la mer, cette contrée est presque entièrement couverte d'une végétation épaisse de forêts, de hautes savanes, de fourrés de jungle ; les eaux abondent ; les cultures, les chemins tiennent peu de place » (*ibid.* : 196). Cette situation est éminemment caractéristique de l'ambiguïté des termes employés pour décrire les « forêts » dans les sources écrites européennes du XIX^e siècle. L'écologie actuelle en distingue plusieurs types, différenciés par l'espacement des pieds et le degré d'ouverture de la canopée, dont certains dérivent des autres : forêt dense, forêt claire, forêt broussailleuse, forêt claire de transition, forêt claire broussailleuse (White 1987 : 50). Mais à quel type de formation végétale renvoie le terme « forêt » employé par Machat ? Si l'on se fie à la première description, il semble qu'il inclut toutes les formations arborées, à peuplement dense ou clairsemé (« végétation forestière », « formes de forêts claires ») à l'exception des parcs (« végétation à forme dominante de parc »). La même question se pose à propos de l'expression « fourré de jungle » : s'agit-il de recrûs forestiers post-agricoles ? Mais dans ce cas, à quel type de formation la locution « taillis [...] sur pentes » renvoie-t-elle ? L'analyse des descriptions du paysage montre combien l'objectivation des unités physonomiques

végétales (forêts, savanes, etc.) dans les sources écrites est délicate (Juhé-Beaulaton 1995). Elle soulignera les difficultés méthodologiques à faire l'histoire d'objets aussi ambigus que les formations végétales, car leurs définitions, et par conséquent leurs descriptions, varient selon le contexte historique, politique et scientifique de leur production et de leur publication.

Les mécanismes socio-écologiques de l'anthropisation du milieu constituent l'une des principales modalités d'approche des relations à la nature dans le champ africaniste. Les parcs (Pélissier 1980), les palmeraies (Juhé-Beaulaton 1998) et les bois sacrés (Sheridan & Nyamweru 2008) comptent parmi les paysages les plus emblématiques de l'incarnation de processus socioculturels et de systèmes fonciers spécifiques dans l'écotone forêt/savane. En de nombreuses régions de ce gradient, la part relative de la forêt et de la savane perçue comme un faciès de dégradation forestière indiquait, en écologie, l'ampleur de l'anthropisation du milieu. Deux régions particulières, le « v » Baulé (Blanc-Pamard & Peltre 1992) et le Dahomey Gap (*ibid.* 1987) ont par la suite joué un rôle paradigmatique dans la remise en cause du caractère général de ce déterminisme forgé par la phytogéographie coloniale.

L'exploitation combinée de sources écrites et orales, de savoirs sur les pratiques agro-écologiques, de données pédologiques et floristiques et d'analyses diachroniques du milieu par télédétection a eu pour effet de démanteler l'unité écologique de la matrice forêt/savane. Ainsi, les forêts péri-villageoises de la région de Kissidougou (sud-est de la Guinée) sont tout à la fois un rempart contre les feux de brousse (au XIX^e siècle contre les incursions militaires également) et des réserves de cueillette où sont transplantées diverses espèces d'arbres fruitiers, les activités agricoles se déployant dans les savanes herbeuses adjacentes. Le sarclage et le binage des lisières facilitent l'infiltration et la circulation des eaux dans les sols, favorisant à son tour leur colonisation par une végétation arborée épargnée lors des sarclages dés herbants. Ces forêts ne sont donc pas le résidu d'espaces boisés autrefois plus vastes et plus étendus mais au contraire, augmentent constamment aux dépens de la savane (Fairhead & Leach 1996). Dans la région de Kilimi (nord-ouest de la Sierra Leone), la présence de la sylvie en périphérie des villages est en revanche une conséquence non intentionnelle de leur installation sur des sites où son extension est favorisée par les facteurs hydrologiques et topographiques, en particulier à proximité des cours d'eau et des anciens sites d'habitat, tandis qu'elle se dégrade sous l'effet de l'agriculture au fur et à mesure que l'on s'éloigne des villages (Nyerges & Green 2000).

Qu'en est-il des dynamiques du couvert végétal dans les Rivières du Sud ?¹ Cette région du gradient forêt/savane constitue un domaine privilégié pour l'écologie historique en raison de son contact avec le littoral et de l'ancienneté des implantations européennes sur les côtes. Ce qui apparaît

1. Région littorale dont l'extension varie selon les auteurs et les périodes (CORMIER-SALEM 1999), définie ici en suivant certains auteurs français du XIX^e siècle comme le territoire des trois cercles côtiers Boké, Boffa et Benty.

comme une contradiction dans le texte de Jules Machat est exploré à partir des écrits publiés par les Européens impliqués dans la traite et dans la colonisation d'une portion de cet espace² centrée sur le Rio Nunez, avec des incursions vers les cours du Cogon-Compony au Nord et du Fatala-Rio Pongo au Sud. Avant de procéder à l'examen des données historiques environnementales, il convient d'en circonscrire les limites historiographiques en effectuant un détour par la situation politique et économique des Rivières du Sud au XIX^e siècle, puis en précisant les contraintes posées par ce que ces textes nous disent des pratiques d'arpentage et des observations qui en découlent. La morphologie du couvert végétal est ensuite examinée en prenant le réseau hydrographique comme référent spatial (fleuves, cours d'eau secondaire, espace interfluvial), puis les causes du changement environnemental et quelques aspects de leur perception par ces Européens sont analysés à partir des variables accessibles dans les textes (démographie, pratiques agricoles, collecte de végétaux).

Situation générale des voyageurs européens aux Rivières du Sud au XIX^e siècle

Le Kakandé est le territoire des Landouma, vraisemblablement attirés depuis le Kadé par l'essor de la traite le long du Rio Nunez à partir du XVII^e siècle au moins (Suret-Canale 2000)³. Leur capitale Boké, en amont de laquelle le Rio Nunez est impraticable par les navires de commerce (Besson 1886 : 15), est l'un des principaux lieux de la traite sur les côtes guinéennes. Sa position d'interface entre le littoral et les piedmonts du massif du Fouta Djallon en fait un débouché privilégié pour les produits apportés par caravane depuis l'intérieur du pays : huile de palme, peaux animales, ivoire, cire (Goerg 1986 : 40-42), ainsi que des esclaves, vendus aux factoreries européennes. L'immixtion des traitants européens dans la production des denrées recherchées advient avec le développement de la production d'arachide entre 1850 et 1880 (*ibid.* : 58). Cette volonté d'hégémonie commerciale motive l'édification d'un fortin à Boké par les Français dans la décennie 1860 (Besson 1886 : 44) afin de contrer l'influence britannique en Sierra Leone et celle des Portugais au Nord dans le Rio Gêba (Goerg 1986 : 64).

À partir de la décennie 1890, la puissance économique de la région repose essentiellement sur la production du caoutchouc de liane exigé par l'administration coloniale pour s'acquitter de l'impôt de capitation (Suret-Canale 1970 : 100). La production augmente de façon continue jusqu'aux années 1910, avant de s'effondrer en conjonction avec le développement

2. Seules les sources françaises ont été consultées. Les écrits des voyageurs britanniques, nombreux avant le milieu du XIX^e siècle mais moins systématiquement publiés (MOUSER 2003), n'ont pas été examinés ici.
3. J'ai également recueilli des récits de migration depuis le Kadé en 2005, dans les villages de Bourounda Kandiamani, Siliman, Sambalan, et Tongalagba.

puis la suprématie définitive du caoutchouc de plantation produit au Brésil et en Indonésie, jugé de meilleure qualité (*ibid.* 1964 : 67). Ce cycle économique est impulsé par une administration et un paysage économique en pleine mutation (Goerg 1997) : un gouvernorat est installé à Conakry dans les années 1880 puis le commerce en direction du chef-lieu de la colonie s'accroît, facilité par l'installation d'un port en eaux profondes. C'est alors le début de la ruine du commerce dans les Rivières, accentuée par la construction d'un chemin de fer commencée en 1900. Il atteint Kindia en 1904, Mamou en 1908, Kouroussa en 1910 et Kankan en 1914 (Suret-Canale 1970 : 111), détournant de la région de Boké les caravaniers du Fouta Djallon même si les exportations de cette localité resteront stables au moins jusqu'en 1911 (Figarol 1912 : 77).

La volonté de renforcer leur contrôle politique et administratif, de canaliser les flux commerciaux en direction des factoreries installées dans les estuaires des Rivières du Sud, justifie aux yeux de la France et de l'Angleterre plusieurs tentatives d'établissement d'un protectorat sur le Fouta Djallon. Quelques observations sur le milieu naturel apparaissent dans les récits de diplomates parcourant ces régions pour signer des traités et tracer les frontières. Parallèlement aux données issues de textes dont l'objectif premier est d'asseoir la domination politique française, des informations précieuses peuvent être recueillies dans les travaux visant à répertorier les ressources naturelles de la colonie. Les premiers inventaires botaniques du Nunez ont été conduits sous l'impulsion du gouvernorat du Sénégal par le naturaliste Heudelot entre 1820 et 1840 (Chevalier 1910) en vue d'identifier les cultures à développer dans les territoires sous influence française (Brooks 1975). Cependant, ses travaux ne furent pas publiés. Dans la première moitié du ^{xx}^e siècle, il n'en restait que les spécimens collectés, déposés dans divers herbiers européens, dont ceux du Muséum d'histoire naturelle (Chevalier 1938 : 11).

L'exploitation économique des territoires tombant progressivement dans l'escarcelle française a pour corollaire une augmentation significative de la production scientifique naturaliste, notamment à partir des années 1870. Toutefois, l'amplification de ce type d'études ne se traduit pas par un accroissement notable des données à propos de la configuration des milieux végétaux. Les références à la morphologie des paysages y sont fugaces. Les auteurs font plutôt œuvre de botanistes, s'attachant à répertorier les plantes utiles à la colonie, sauvages ou domestiques, pouvant faire l'objet d'une exploitation industrielle⁴ (Pobéguin 1906). Puis au cours de la décennie 1900-1910, la mise à l'écart administrative de Boké conjuguée au désintérêt croissant des administrations pour les explorations et les inventaires après l'achèvement de la conquête (Bonneuil 1999 : 91-93) conduit à une diminution drastique du nombre de publications concernant les ressources du Nunez et de ses affluents.

4. En AOF au début du ^{XX}^e siècle, les produits de l'agriculture et de la cueillette constituent « plus des 19/20 des exportations » (CHEVALIER 1910 : 361).

Contemporaines de la politique expansionniste de la III^e République, nombre de ces relations de voyage sont hébergées par les bulletins des Sociétés de géographie dont l'objectif est de promouvoir des observations profitables aux négociants et à l'industrie européenne (Lejeune 1993 : 150-151 ; De Suremain 2001 : 19-20). Y sont réunis des articles écrits par des correspondants de différentes sortes : voyageurs, administrateurs ou militaires, inventoriant les matières premières, évaluant les possibilités agricoles et d'élevage, indiquant les voies de communication navigables ou pédestres ainsi que l'emplacement des centres commerciaux. Nombre de missions détaillées dans ces bulletins sont commanditées par les gouverneurs coloniaux ou des ministres, comme celles des médecins André Rançon (1894), dont les inventaires botaniques visent à identifier les végétaux produisant un latex exploitable, et Charles Maclaud (1899a, b), financé par le ministère de l'Instruction publique pour une mission du Muséum national d'histoire naturelle afin d'étudier les mœurs des populations et les ressources naturelles de la colonie récemment instituée.

D'autres articles rendent compte des tensions et des rivalités aussi bien entre puissances coloniales qu'entre colons et indigènes. Ces bulletins sont donc des instruments de légitimation des conquêtes militaires, le lieu de délimitation des sphères d'influence des puissances coloniales, de l'expression de leurs possessions et de leurs revendications territoriales. La politique de mainmise territoriale est particulièrement manifeste dans l'apparition, à la fin du XIX^e siècle, de croquis et de cartes servant le développement d'infrastructures portuaires, routières, ferroviaires et commerciales. Aucun de ces documents iconographiques ne représente l'environnement végétal, dont les ressources commercialisables sont décrites dans les articles. Le croquis publié par Jules Machat en 1906, levé à partir d'écrits de voyageurs, comble donc une lacune importante à l'époque. Son ouvrage s'inscrit dans la tradition balbutiante de la géographie coloniale, académiquement reconnue par la création d'une chaire en Sorbonne en 1892, visant à « rechercher les lois d'une colonisation vraiment rationnelle »⁵. L'absence de terrain dans cette recherche fondée exclusivement sur l'analyse de sources écrites correspond à une approche admise aussi bien par les vidaliens que les praticiens de la « géographie coloniale » (Nordman 2008 ; Deprest 2009 : 92). Pour l'ensemble de ces raisons, et bien que fondé exclusivement sur des sources de seconde, voire de troisième main, de surcroît étalées sur plusieurs décennies comme il était alors d'usage (Goerg 2004), le croquis de Jules Machat fait figure d'exception dans le paysage académique de la géographie française du début du XX^e siècle. Il mérite donc d'être évalué à l'aune des informations disponibles à l'époque de son élaboration.

5. Leçon inaugurale du cours de géographie coloniale de la Sorbonne (DUBOIS 1894).

Quelques aspects du regard des explorateurs sur les paysages

Avant d'examiner les informations des résidents et des voyageurs européens à propos des paysages des Rivières, il faut chercher à identifier leur situation institutionnelle et sociale et à replacer leurs observations dans le cadre des objectifs de leurs missions. À l'exception du texte de René Caillié dont nous préciserons plus loin les conditions d'élaboration, le corpus de publications examiné ici est contemporain du rapprochement des Sociétés de géographie avec l'impérialisme colonial dans un contexte de « *scramble* » (Brunschwig 1971) qui voit l'essor d'une géographie dite commerciale. Apparue dans les années 1860, cette tendance devient prédominante à partir des années 1880 (Lejeune 1993 : 81, 147-169 ; De Suremain 2001 : 19-20). Comme l'a montré Christophe Bonneuil, la Société de géographie de Paris sous la III^e République affirme ouvertement son soutien à l'entreprise de colonisation et se trouve dans le même temps investie par les savants du Muséum national d'histoire naturelle : les administrateurs ont besoin des naturalistes pour asseoir la légitimité du projet colonial, produire des connaissances susceptibles d'attirer les investisseurs dans les territoires conquis, ce qui leur permet simultanément de promouvoir leur propre carrière. Symétriquement, l'expansion coloniale permet aux professeurs d'accroître leurs collections et de consolider leur discipline institutionnellement vacillante face à la biologie expérimentale. De leur point de vue, on peut distinguer deux types de voyageurs : ceux qui ont suivi une formation au Muséum ou qui bénéficient déjà d'un solide bagage scientifique (médecins, pharmaciens) et ceux dépourvus de formation naturaliste qui partent dans le cadre d'une mission diplomatique, militaire, administrative ou commerciale (Bourguet & Bonneuil 1999 ; Bonneuil 1999). Certains voyageurs aux Rivières cumulent plusieurs de ces fonctions : par exemple le médecin Charles Maclaud, chef de service de santé de la Guinée française dans les années 1890 (Bonneuil 1999), effectue des inventaires naturalistes dans le cadre d'une mission au Fouta Djallon et participe à une mission de délimitation des Guinée française et portugaise au début du XX^e siècle.

Parmi les quatorze auteurs mis à contribution ici, les plus instructifs pour l'histoire du paysage sont les médecins et les pharmaciens du temps de l'exploration et de la conquête (Besson, Drevon, Corre, Sambuc et Vigné). On compte également un diplomate, militaire de formation, qui se rend au Fouta Djallon pour signer un traité avec l'Almamy dans les années 1860 (Lambert), un commandant du poste militaire de Boké dans les années 1870 (Guichon de Grandpont), un militaire qui accompagne une autre mission diplomatique au Fouta dans les années 1880 (Noirot), un explorateur formé par le Muséum qui deviendra le dirigeant d'une plantation de caoutchouc pour le compte d'une compagnie française dans le cercle de Boké au cours des années 1890 (Paroisse), et enfin des administrateurs qui ont vraisemblablement été commandants du Cercle de Boké au début du XX^e siècle (Gauthier,

Figarol et Arcin, ensuite devenu commerçant). Seul l'un d'entre eux me reste complètement inconnu au plan de sa formation et de sa profession (Laumann).

La durée des séjours contribue aussi à différencier leurs témoignages : certains écrits proviennent de fonctionnaires et de traitants qui résident entre une et plusieurs années, tandis que d'autres sont des comptes rendus plus brefs écrits par des navigateurs et des diplomates de passage. La diversité de leurs compétences et de leurs intérêts conduit à s'interroger sur l'équivalence de leur vocabulaire descriptif à propos des paysages. Le programme exploratoire de la colonisation dont ils participent confère tout de même une certaine homogénéité à leurs regards sur l'environnement, sans compter que la majorité des énoncés analysés ici sont le fait des médecins et des pharmaciens et de George Paroisse, explorateur solidement formé par les savants du Muséum dont les compétences de naturaliste ne font aucun doute (Bonneuil 1997 : 122-129). Lorsque celui-ci critique la fiabilité des connaissances des premiers en raison de leur faible mobilité (Paroisse 1896), vraisemblablement dans le cadre d'une concurrence pour l'allocation des crédits affectés aux missions scientifiques par le ministère de l'Instruction publique (Bonneuil 1999), il permet de supposer que les siennes sont sans doute comparables aux yeux des scientifiques du Muséum.

Leurs publications ne permettent pas de reconstituer les pratiques d'arpentage de façon aussi détaillée que les travaux récents d'histoire politique, sociale et cognitive en archives sur la période des premiers explorateurs de l'intérieur de l'Afrique (Surun 2008 ; Lefebvre 2009). Les notes non publiées des médecins enquêtant sur les pharmacopées locales grâce à leur formation en matière médicale (Corre 1876a, c) recèlent probablement des informations sur la dimension épistémologique de l'expérience de la découverte. Mais l'apprentissage au contact des populations autochtones, décrypté par Marie-Albane De Suremain (2004) pour la géographie et l'ethnologie des années 1950 en AOF par exemple, est un processus rarement objectivé dans les publications de ces voyageurs en situation de conquête et de légitimation du projet colonial.

Dans cet article, seules des publications rapportant des observations directes sont retenues⁶ afin de réduire l'ambiguïté de la distinction entre sources internes (orales) et externes (écrits européens) employées à l'écriture de ces textes (Chouin 2005). La production *in situ* et *de visu* des données naturalistes est d'ailleurs la plus courante chez ces voyageurs en quête de légitimité dans les mondes interdépendants de l'administration coloniale et des cercles naturalistes : elle constitue une dimension centrale de leur épistémologie, pour des raisons scientifiques autant que de prestige lié à l'exploration. Elle est encore accentuée par la défiance à l'égard des savoirs autochtones que l'on rencontrera dans cet article. Ceux-ci apparaissent parfois au détour d'un renseignement, par exemple sous la plume de George

6. Les « anonymes » cités dans cet article semblent être des membres des sociétés restés en métropole qui rendent compte de conférences données par les voyageurs.

Paroisse (1892) à propos d'un bief : « Les indigènes affirment qu'on peut le remonter en bateau pendant deux jours ; mais leurs indications ne doivent être acceptées que sous bénéfice d'inventaire. » Le commandant de cercle Gauthier (1903), en tournée de reconnaissance dans le territoire placé sous son autorité, fait état de commentaires locaux concernant l'état des ressources en caoutchouc près du fleuve Cogon mais ne manque pas de les compléter par des observations personnelles : « Les débris de gîtes provisoires, les traces de campement, les continuités même du chemin toujours net dans un pays sans habitants suffisent à prouver qu'il est régulièrement fréquenté au moment de la traite. »

Les comptes rendus des explorateurs sont généralement écrits à la première personne. Rares sont ceux qui mentionnent les accompagnateurs locaux sans doute systématiquement présents et même nombreux. Les « quelques hommes » qui accompagnent le médecin Maclaud (1899a) dans une mission d'exploration pour le ministère des Colonies sont au nombre de neuf (cuisinier, interprètes, « chasseurs sénégalais », porteurs, palefreniers), sans compter les porteurs qu'il requiert — ou qu'il négocie ? — dans les villages au gré de ses déplacements. Un autre article à propos d'une mission d'inventaire naturaliste au Fouta Djallon pour le Muséum fait état d'un équipage de 70 porteurs pour tout le matériel d'observation, d'enregistrement et de conservation des données : peaux animales, poissons, insectes, plantes sèches, et même quelques crânes humains dont l'acquisition, à lire ce texte, paraît avoir été aussi ordinaire qu'un spécimen de végétal ou d'animal inconnu (*ibid.* 1899b). Une quinzaine d'années plus tôt, le militaire Ernest Noirot (1885 : 45-46) accompagnant une mission diplomatique au Fouta Djallon afin d'obtenir un traité avec les Almamys qui garantirait aux Français l'exclusivité des ressources en provenance de l'intérieur (Osborn 2006) parle d'une caravane de 90 porteurs. La pratique du voyage en colonne et la défiance à l'égard des autochtones précédemment évoquée perdurent sans doute sur de très longues périodes si l'on en juge par la première recherche jamais conduite sur des chimpanzés sauvages, au sud du Fouta Djallon, en 1930 : le psychologue Henri Nissen (1931 : 15-16, 53) suit les chimpanzés accompagné de plusieurs guides et porteurs (au moins pour les appareils photographiques) et met en doute les informations qu'il a collectées oralement sur les habitudes alimentaires de ces animaux car « the native has a rather different notion of the nature and virtue of truthfulness than has the European ».

L'interprétation des descriptions anciennes

La solution de continuité entre les catégories de couvert végétal des différents voyageurs provient des descriptions de leur physionomie qui permet de les rapporter aux catégories en usage dans la science actuelle. Ce n'est pas avant le colloque de phytogéographie de Yangambi (Congo belge) en 1956 qu'une nomenclature descriptive universelle des formations végétales

africaines a été élaborée. L'un des objectifs de la botanique descriptive et géographique dans les colloques de phytogéographie entre 1930 et 1960 était de confronter les observations de terrain effectuées en divers lieux de la planète en vue d'unifier les nomenclatures utilisées pour caractériser les formations végétales dont l'identification, la définition et la dénomination relevaient d'initiatives éparses et individuelles. À Yangambi, c'est le critère de physionomie qui a primé sur leurs aspects écologiques, floristiques et évolutifs — bien que ceux-ci puissent avoir une portée plus intégrative — car c'était le plus accessible et le plus commun à tous les arpenteurs de la brousse : structure de la canopée, proportion de ligneux et d'herbacées, dimension des végétaux. De sorte que les critères de classification de cette nomenclature encore en vigueur ne sont pas toujours plus précis que ceux des explorateurs du XIX^e siècle ! Par exemple, le phytogéographe Raymond Schnell (1971 : 703) souligne que la notion savante de « savane boisée » entretient une ambiguïté avec celle non moins savante de « forêt claire », car l'une et l'autre sont caractérisées par un couvert arboré pourvu d'un tapis graminéen qui rend leur distinction sur le terrain très subjective.

Dans les publications des explorateurs, la végétation est parfois décrite à l'aide de qualificatifs subjectifs aussi. Mais contrairement à la typologie académique de Yangambi, leurs descriptions ne sont pas toujours dépouillées des informations sur l'expérience sensorielle des milieux — au sens de l'anthropologue Tim Ingold (1993) et de sa « *dwelling perspective* » — qui permettent d'inférer la physionomie de la végétation. Par exemple, la visibilité dans l'environnement a déjà été utilisée comme indicateur pour documenter l'histoire des savanes septentrionales de Côte-d'Ivoire à partir de sources orales (Basset & Zuéli 2000). Énoncée par les explorateurs, elle traduit un certain degré d'ouverture ou de fermeture du milieu que le lecteur du XXI^e siècle peut encore apprécier, par exemple lorsque Noirot (1885) évoque une « barrière épaisse » de palétuviers le long du Rio Nunez. Une autre expérience sensorielle auquel le lecteur actuel peut aisément s'identifier pour inférer la structure de la végétation est celle de René Caillé (1979 : 219) lorsqu'il évoque l'atmosphère rafraîchissante de « l'ombre des forêts », ce qui permet de déduire une forêt dense à canopée continue. D'autres termes tels que les « murailles de haute verdure » de Paroisse (1892) sont plus problématiques, car on peut soupçonner une emphase qui tient à la légitimité du projet colonial. Mais souvent, le contexte topographique permet de déduire la formation végétale dont il est question : ici, leur situation en bordure de la Fatale indique qu'il s'agit vraisemblablement d'une galerie forestière dense plutôt que de palétuviers, car le voyageur est en amont de l'influence des marées. À l'inverse, les plateaux latéritiques ne se prêtent jamais au développement d'un couvert arboré, sauf de façon ponctuelle, sous la forme de bosquets, aux endroits où l'activité souterraine des termites a remonté des argiles fines vers la partie supérieure des sols (Aubréville 1965).

Les explorateurs mobilisent parfois des termes objectifs tels que les noms d'espèces dont la description, ou celle de leurs fruits, permet de déduire

les formations végétales dont elles sont caractéristiques avec l'aide d'un guide d'identification (Arbonnier 2002). Les définitions fournies par le Littré de 1878 des termes « futaie », « bois », « taillis » permettent d'inférer les formations observées par les voyageurs, même si leur interprétation ne va pas toujours sans difficulté : par exemple, les « véritables bois » de Corre (1876b) renvoient-ils à la même catégorie que les « véritables forêts » de Paroisse (1892) ? Chez Corre, « les plantes herbacées et semi-ligneuses se mêlent aux arbres les plus élevés et les plus robustes, où les lianes s'enchevêtrent et déploient une étonnante puissance de développement » ce qui permet de supposer une canopée fermée, tandis que la même conclusion dans le cas de Paroisse se déduit de la structure interne de son texte : ses « véritables forêts » s'opposent à une végétation de « taillis épais et assez élevés sur lesquels l'incendie n'a pas de prise » rencontrée ailleurs. Et si les « bois » de Corre ne sont pas nécessairement denses, alors il le précise : « Dans les bois eux-mêmes, les arbres ne sont pas serrés comme dans nos forêts [...] » (*ibid.* : 15).

En revanche, le terme « bois » et son adjectif « boisé » est sans doute le plus difficile à interpréter lorsqu'aucune précision supplémentaire n'est donnée. Ainsi faut-il renoncer à qualifier ce qu'observe le commandant de cercle Gauthier (1903), vingt kilomètres au nord de Boké, lorsqu'il suit une crête délimitant deux vallées dont les pentes sont qualifiées de « boisées », ou ce que voit le docteur Maclaud (1899b) en traversant « les vallées boisées où coulent les affluents du Cogon ». Aucun indice ne permet de décider si ces voyageurs parlent de forêt dense ou de savane arborée, comme on peut en observer aujourd'hui sur les pentes du Landoumataye. Un autre terme délicat à interpréter est « brousse », curieusement absent du *Larousse* de 1866 et du *Littré* de 1878, qui désigne au XIX^e siècle une « formation végétale buissonnante dans le sud de la France » (De Suremain 2008 : 19). Sa signification paraît changer selon qu'il est employé au singulier ou au pluriel : chez Noirot (1885 : 50) par exemple, la brousse désigne apparemment tout ce qui n'est pas habité : « [...] deux heures après, je salue Bembou, le premier village Peuhl. Nous sommes sortis de la brousse ! », tandis que « les brousses » se rapprochent apparemment d'une végétation en fourrés équivalente aux « broussailles » que l'on rencontre aussi dans ces textes : « [...] le docteur me fait part des craintes qu'il avait éprouvées en voyant [...] des hommes armés nous observer à travers les brousses » (*ibid.* : 51-52).

Afin de percer la signification des catégories environnementales des voyageurs, le seul recours est de repérer leur perspective sur le paysage : celle d'un navigateur qui remonte le cours du Nunez en observant les formations végétales à distance, d'un piéton qui parcourt les contrées par monts et par vaux, ou d'un administrateur qui s'écarte peu du chef-lieu et des routes principales du Cercle... Comme l'a montré l'examen du croquis de Machat et de ses commentaires, les descriptions de la morphologie du couvert végétal peuvent conduire à des interprétations contradictoires que l'on pourra lever en s'attachant à examiner le contexte des observations.

Le séjour de René Caillié, au temps des premières explorations de l'intérieur de l'Afrique

Un éclairage sur le couvert végétal de la région de Boké dans la première moitié du XIX^e siècle est fourni par la description qu'en offre René Caillié (1979) au retour de son voyage vers Tombouctou, commencé à Boké en 1827. Objet de fantasmes en Europe en raison de sa position centrale imaginée dans les circuits d'échanges économiques ouest-africains, Tombouctou n'était alors connue que par les témoignages de chroniqueurs médiévaux de langue arabe (Pitte 2000). À cette époque, la Société de géographie n'est pas explicitement tournée vers des préoccupations coloniales : ses membres sont plutôt des « notables romantiques qui ne songent qu'à l'exploration du globe », sans liens particuliers avec la traite (Lejeune 1993 : 41).

L'assistance à la rédaction de son ouvrage prodiguée par Edme-François Jomard, un dirigeant de la Société de géographie (Caillié 1979 : 40) et un ancien des campagnes d'Égypte (Berque 1979 : 16) permet de rattacher ces observations à la première vague des explorations dans l'intérieur de l'Afrique. Jomard est aussi l'auteur, en 1825, de l'*Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique*. La comparaison des consignes aux voyageurs de cet appel (Lejeune 1993 : 37-40) et des descriptions de Caillié suggère que celui-ci l'a peut-être lu avant de partir, à moins que la concordance des deux textes ne provienne du travail d'écriture et de remémoration accompli en compagnie de Jomard, au retour. Cet aspect pourra être éclairci à partir des carnets et des notes du voyageur conservées dans les archives de la Société de géographie de Paris (*ibid.* : 40).

Car René Caillié était un marginal, né de « parents pauvres » dans un petit bourg des Deux-Sèvres (Caillié 1979 : 41), peu susceptible d'avoir croisé le texte de l'*Encouragement* avant son départ. Et ce voyage n'a pas été entrepris au nom d'une nation, d'un pouvoir étatique ou politique quelconque. Après avoir échoué à obtenir un appui financier de la part des autorités britanniques à Freetown et françaises à Dakar, il entreprit ce voyage sans aucun soutien institutionnel, motivé semble-t-il par des considérations strictement personnelles dans la poursuite de ses objectifs : « Son idée fixe passait pour une manie [...]. Il consentait même à passer pour un fou, et presque [à devenir] un objet de risée » (Berque 1979 : 6). C'est seulement à son retour en France que la contribution scientifique de son voyage fut reconnue, par la remise d'un prix de la Société de géographie en 1828 au cours d'une séance présidée par Cuvier. Il fut érigé en héros national, ainsi qu'en témoigne une statue à son effigie placée en 1866 dans la cour du poste français de Boké (Farault 1915), ou encore la mise en roman de son parcours (André-Lamande & Nanteuil 1938)⁷.

7. Cette figure se retrouve jusque dans le discours des populations de la région de Boké : selon un habitant du village de Kalounka en 2005, René Caillié planta un drapeau français sur un plateau près de son village. Les conditions de son

Sans formation académique, René Caillié n'en a pas moins formulé de fines observations à propos des modes de vie des populations et de leurs pratiques culturelles⁸. En revanche, la description de son passage sur la rive gauche du Rio Nunez ne fournit que de maigres informations à propos de la structure des formations végétales. Il est néanmoins possible de déduire la présence de certains types de milieux, à défaut de pouvoir rendre compte de leur importance relative. Il évoque ainsi l'abondance des « Nédé » sur les sols rouges (le *Parkia biglobosa*, une « espèce de mimosa dont le fruit contient une substance féculente qui sert de nourriture » (Caillié 1979 : 215)⁹. Cette observation traduit le peuplement de vastes étendues par cette espèce à l'intérieur de savanes arborées et de forêts claires, telles que l'on en observe aujourd'hui dans l'*hinterland* de la Guinée maritime.

René Caillié souligne également que « la campagne est couverte de grands arbres » et qu'on marche toute la journée « à l'ombre [de] forêts » à l'atmosphère rafraîchissante (*ibid.* : 219), dans lesquelles on trouve de nombreux figuiers sauvages (*Ficus sp.*) et des « Caura » (*Parinari excelsa* en pular). Ces observations d'espèces végétales caractéristiques des forêts humides des hauts étages de la séquence topographique du Fouta Djallon (Schnell 1960) ne permettent pas pour autant de conclure à la présence de forêts denses étendues. Dans la région accidentée de la rive gauche du Nunez, que j'ai traversée en 2003 dans la sous-préfecture de Malapouya, l'itinéraire des chemins est canalisé par de vastes zones de plateaux latéritiques, profondément entaillés par le réseau hydrographique. Si René Caillié a suivi ces chemins situés en bordure des rivières, alors les forêts qui lui fournissent une atmosphère rafraîchissante correspondent aux formations riveraines dont la largeur n'excède pas celle des terrasses délimitant le lit des cours d'eau. Les indices à propos des types végétaux présents sur les versants de ces zones latéritiques et de leur extension sont rares. Le voyageur note simplement la mise en culture d'essarts semés essentiellement de riz et de manioc. Henri Jacques-Félix (1963) relève que *Erythropheum guineense*, *Anisophyllea laurina*, *Parinari excelsa* et *Parkia biglobosa* sont fréquemment observés par René Caillié dans les espaces en jachère, ce qui dénote un environnement mosaïqué si l'on considère que les trois premières essences sont plutôt

voyage, entrepris de la manière la plus discrète possible sous la fausse identité d'un pieux musulman, plusieurs décennies avant la conquête militaire française, en font un événement improbable.

8. Trente ans plus tard, le lieutenant d'infanterie de marine LAMBERT (1861) quitte Boké pour se rendre à Timbo, capitale du Fouta Djallon, dans le cadre d'une mission diplomatique. Empruntant le même chemin que René Caillié, il note que « le voyageur peut compter sur l'exactitude des renseignements et la justesse des itinéraires » fournis par ce dernier. Le commandant du Cercle de Pita (Fouta Djallon central) JACQUIER (1921), suivant presque un siècle plus tard la portion de l'itinéraire de R. Caillié traversant le territoire placé sous son autorité, souligne également la grande exactitude de ses informations topographiques et toponymiques.
9. Aujourd'hui aliment de disette en pays landouma (obs. pers. au village de Kandiamani en 2005).

hygrophiles, alors que *P. biglobosa* est une espèce caractéristique des savanes arborées et arbustives¹⁰. Dans ce récit, aucune information ne filtre à propos des espèces végétales majoritaires dans les espaces interculturels jugés non cultivables par les indigènes.

Le seul autre témoignage concernant l'état de la végétation avant 1870 est celui de Lambert, lieutenant d'infanterie de marine ayant déjà séjourné deux années au Sénégal et participé aux guerres de conquête. Envoyé par l'administration de Dakar au Fouta Djallon en vue de signer un traité avec l'Almamy qui garantirait aux Français l'autorisation de construire un fortin sur le Rio Nunez, il décrit, pour son itinéraire sur la rive gauche du fleuve, une végétation formée d'un « épais sous-bois toujours vert, [au-dessus duquel] s'élevaient des arbres gigantesques dont nos plus hautes futaies ne peuvent donner l'idée » (Lambert 1861 : 8), parmi lesquels des « *bombax* » et des « *netté* », le fruit de ce dernier étant décrit comme « [...] semblable [...] à une gousse de haricot, mais qui contient entre ses graines une fécule sucrée et substantielle [...] » (*Parkia biglobosa* en pular, le « *nédé* » de René Caillié). Il s'agit là de deux espèces mésophiles caractéristiques des savanes boisées et des forêts claires en milieu soudano-guinéen (Arbonnier 2002).

Les observations de Caillié et de Lambert traduisent donc un couvert végétal hétérogène dans les années 1820-1860, composé de galeries forestières, de grandes étendues de savanes plus ou moins boisées, d'espaces cultivés et en jachère, sans que l'on soit en mesure d'apprécier l'importance relative de chacun de ces milieux.

1870-1910 : paysages à l'époque de la première administration française des Rivières du Sud

La création du poste militaire de Boké dans les années 1860 a pour conséquence un accroissement des données environnementales. Il faut cependant tenir compte du caractère très localisé des observations rapportées, les Européens ne s'écartant guère de leur implantation dans un premier temps. Ce n'est qu'à partir des années 1890, soit à partir de la création de la colonie, que l'*hinterland* est plus systématiquement exploré. Les observations se multiplient jusque vers 1910, début du déclin administratif du Nunez et du désintérêt de l'administration pour les inventaires. Dans cette fourchette chronologique, les descriptions de l'environnement végétal sont relativement concordantes. Le parcours de cet article suit la bordure des fleuves, puis s'oriente vers les cours d'eau secondaires et les espaces interfluviaux.

10. Observations en 2005 le long d'une série de transects au nord de Boké : 8 des 12 individus d'*Anisophyllea* sp. ont été recensés en forêt-galerie et forêt dense, 23 des 26 *Parinari* sp. ont été rencontrés dans des espaces à ambiance humide (forêt-galerie et forêt dense) et dans des jachères.

Le recoupement de plusieurs écrits montre que l'aval des cours d'eau majeurs est bordé d'une formation de palétuviers. Le médecin de la marine Armand Corre (1876a, b, c), chargé du service médical dans le Rio Nunez, conduit des recherches sur la pharmacopée locale et le potentiel économique des ressources végétales. Dans ses enquêtes sur l'usage des végétaux par les populations environnant le fortin de Boké, il rapporte que « [...] jusqu'à la hauteur du poste français, les bords du fleuve sont cachés sous un épais fourré de palétuviers [...] » (Corre 1876b : 15). Il s'agit ici du Rio Nunez proprement dit, c'est-à-dire du bras de mer navigable jusqu'à Boké. Dans sa thèse de médecine dont l'optique est d'œuvrer à la santé des colons français qui s'implantent durablement au Rio Nunez, alors perçu comme « la véritable clé du Fouta Dialô » (Besson 1886 : VIII), le médecin Besson en poste à Boké de mars 1882 à mai 1883 décrit, une rivière « bordée dans toute son étendue par une haie épaisse et impénétrable de mangliers » (*ibid.* : 12).

Le militaire Ernest Noirot, naviguant le long de ce même axe quelques années plus tard en accompagnant une mission diplomatique au Fouta Djallon, offre une description en tous points concordante avec les deux précédentes. Sur les trente premiers kilomètres à partir de l'embouchure, le voyageur aperçoit une « verdure éternelle » formée d'une « barrière épaisse [de palétuviers], d'où émergent les palmiers, les fromagers, les tellis [*Erythrophleum guineense* en pular], qui reflètent leurs ramures dans les eaux » (Noirot 1885 : 23). Les formations végétales sur la section suivante du fleuve jusqu'à Boké ont une physionomie similaire, à la différence près que « de temps à autre, les rives déboisées nous permettent de voir des champs fort bien cultivés » (*ibid.* : 27).

Au-delà de Boké et jusqu'à sa source, le fleuve prend le nom de Tinguilita et commence par décrire un méandre sur une trentaine de kilomètres. Les rives sont « boisées », de même que les « montagnes [avoisinantes] assez élevées et boisées jusqu'au sommet » (*ibid.* : 67). Les « montagnes » font sans nul doute référence aux plateaux latéritiques de 100 à 300 m d'altitude entaillés par le cours du Tinguilita. Mais comment interpréter la signification du terme « boisées », qui pourrait englober aussi bien ce que l'écologie actuelle nomme « forêt dense », peuplement arboré à canopée continue, ou « forêt claire », dont les cimes sont disjointes (White 1987 : 50) ? Par comparaison avec la végétation de l'amont du fleuve Cogon au Nord, il est permis de supposer que les bords du Tinguilita sont, au moins par endroits, caractérisés par une strate arborée à canopée continue. Le militaire et diplomate Lambert (1861 : 11) y avait remarqué ce type de formation vingt-cinq ans auparavant si l'on s'en remet à cette description recueillie en le traversant au milieu de la saison sèche¹¹ :

11. Ces observations peuvent être datées de la deuxième semaine du mois de mars 1860.

« Cette rivière, large de quarante à cinquante mètres, roule ses eaux calmes, limpides et profondes de trente à soixante centimètres, sous une épaisse et fraîche voûte de verdure, formée de bombax et de netté entrelacés et liés les uns aux autres par un lacs de lianes, dont les tiges sarmenteuses, courant de branche en branche, se balancent au-dessus des eaux. »

D'une manière générale, seul l'amont des fleuves est caractérisé par une végétation forestière dense. C'est du moins ce qui ressort de plusieurs témoignages approximativement contemporains de ceux précédemment cités, parmi lesquels ceux du Docteur Vigné, un médecin de la marine militaire qui participe à une expédition miliaire française dans une affaire de succession locale en pays nalou avant d'être affecté au poste de Benty d'avril 1885 à juin 1889 (Brunschwig 1974). Il emploie son temps libre à enquêter sur des sujets aussi divers que les coutumes des populations indigènes (Vigné 1888a), la composition de la faune (*ibid.* : 1888b) et la climatologie (*ibid.* : 1888c), ou encore le potentiel économique de la région (Sambuc & Vigné 1888¹² ; Vigné 1889a, b). Ainsi signale-t-il la présence de chimpanzés « dans les forêts qui bordent les rivières à leurs cours supérieur », ou encore que le guépard est activement chassé « par les peuplades qui habitent les collines et les vallées boisées du haut cours des rivières » (Vigné 1888b : 638). Le même schéma prévaut aux abords de la Fatalla, environ 80 kilomètres au sud du Rio Nunez :

« À l'Est, dans la vallée de la Fatalla [...], la brousse est plus fournie, le sol plus fertile. En amont de Binda, les collines sont couvertes de taillis épais et assez élevés sur lesquels l'incendie n'a pas de prise ; les grands arbres aussi deviennent plus nombreux. Il est probable que l'on trouverait un peu plus haut de véritables forêts, tandis que plus près de la côte, en aucun point la brousse ne mérite ce nom » (Paroisse 1892 : 131-132).

La plus grande extension des domaines forestiers en retrait du littoral est confirmée par les observations de Noirot. Sa description de l'environnement fait probablement référence à l'intérieur du méandre du Tinguilita, à une quinzaine de kilomètres environ de sa rive gauche, lorsqu'il quitte Boké en direction de la capitale du Fouta-Djallon :

« Suivant la direction de l'est, nous ne tardons pas à entrer dans la forêt, que nous ne quitterons plus qu'à de rares intervalles. [...] le sentier est étroit et rocheux, embarrassé de racines, d'arbres renversés, ce qui rend la marche difficile. À chaque instant il faut, à l'aide de la hache et du sabre d'abattis, élargir le chemin afin de permettre aux mulets de passer » (Noirot 1885 : 41).

12. Sambuc est un pharmacien de la marine qui procède à des expérimentations sur le « *Doundaké* » (*Nauclea latifolia* en pular) à l'hôpital de la marine de Gorée (BESSON 1886 : 19), peut-être dans le sillage du médecin de la marine CORRE (1876a) qui en avait examiné les propriétés dans les années 1870 au poste de Boké.

La « forêt », qui apparaît bien ici comme un domaine arboré dense, est probablement celle disposée le long des affluents du Tinguilita. L'analyse d'une image satellitaire récente¹³ fait apparaître des forêts-galeries entrecoupées de zones herbeuses également observées par l'auteur en traversant « [des] plaines dénudées, semées de pierres ferrugineuses » (*ibid.* : 58). Les cours d'eau secondaires sont donc bordés de rideaux forestiers denses, ce qu'accrédite sa description du Batafon comme un « ruisseau très ombragé » (*ibid.* : 43). Une vingtaine d'années plus tard, le commandant de cercle Gauthier (1903) souligne que près du village de Batafon¹⁴, situé à quelques kilomètres du poste militaire de Boké, « pousse une brousse clairsemée où domine le méné [*Lophira alata* en soussou]. De loin en loin, une dépression se produit ; on traverse un bas-fond humide et fertile rempli d'une végétation puissante ».

Le paysage des interfluves varie selon la topographie et le déploiement des activités agricoles. À proximité de Boké, les

« hauteurs [...] sont défrichées çà et là, aux environs des villages, par les indigènes, qui y cultivent le petit mil, le riz, le sésame et surtout l'arachide. Le reste de cette région est recouvert d'une végétation arborescente assez clairsemée, que dépassent les cimes de quelques grands arbres qui forment en certains points des massifs assez étendus » (Drevon¹⁵ 1894).

Les savanes ouvertes à *Lophira alata* sont fréquentes jusqu'au kilomètre 20 d'un chemin qui quitte Boké en direction du Nord, auxquelles succèdent des « bowal¹⁶ arides bordés d'une brousse maigre cachant çà et là de fertiles vallons » (Gauthier 1903 : 399). Trente ans auparavant, la description par Armand Corre (1876b : 15) du Rio Nunez offrait déjà l'image d'un environnement végétal plutôt ouvert, composé d'une alternance de savanes arborées et herbeuses : pendant la saison sèche, le pays prend

« l'aspect d'un immense verger : on aperçoit des arbres de toutes grandeurs, nombreux, mais séparés les uns des autres par des espaces plus ou moins considérables, complètement dénudés ou recouverts d'herbes chétives. Dans les bois eux-mêmes, les arbres ne sont pas serrés comme dans nos forêts, si ce n'est en quelques rares endroits, où les lianes, s'entrelaçant aux troncs vigoureux de jaris, des khayas, des sourikés, forment des taillis parfois assez difficiles à pénétrer. »

13. Vue LANDSAT du 04/04/2002 (ETM+, WRS-2, Path 203/Row 052, 2002-04-04, Guinea, Guinea-Bissau : <<http://glcf.umiacs.umd.edu/index.shtml>>.

14. Situé à la confluence de la rivière éponyme avec le Rio Nunez.

15. Médecin du corps de santé des colonies affecté à Boké. Son article ne comporte aucun détail à propos de son séjour mais le détail de ses renseignements sur l'agencement des divisions administratives, la démographie et les paysages permet de supposer qu'il n'est pas simplement de passage ou que d'autres sont restés suffisamment longtemps pour lui fournir ces informations.

16. Terme pular (pl. *bowe*) désignant les plateaux parsemés de blocs ferrugineux, repris dans la littérature pédologique pour nommer les plateaux latéritiques.

Du nord au sud des Rivières, les descriptions géographiques offrent la même image de l'environnement interfluvial. Dans un autre récit qui commence au premier jour de marche au sud d'une factorerie située sur le Rio Nunez à quelques milles en aval de Boké, le terrain est « brûlé par le soleil et peu fourni de végétation » (Laumann 1894 : 140)¹⁷. Peut-être la végétation s'approche-t-elle de celle figurée sur cette gravure où les pentes semblent complètement dénudées — à moins qu'elles ne soient couvertes d'une végétation buissonnante très basse, caractéristique des jachères : on aperçoit à l'arrière-plan des couronnes d'arbres qui émergent du fond des vallons et qui ne sont pas sans évoquer les paysages de jachère actuels, vingt kilomètres au nord du Rio Nunez (fig. 2). La largeur du fleuve ainsi que la topographie suggère que le dessin a été exécuté dans les environs de Boké.

FIG. 2. — GRAVURE INTITULÉE *LE FOUTA-DJALLON À VOL D'OISEAU. LES RIVES DU RIO NUNEZ. D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR* (LAUMANN 1894 : 81)

Au second jour de marche, le même voyageur observe :

« Partout une terre végétale fort épaisse dans les vallées ; elle recouvre également les collines, qui sont partout très boisées. Ces admirables régions ne sont ni défrichées ni cultivées : vues des points culminants, elles présentent l'aspect d'une verte et interminable forêt » (*ibid.* : 150).

Mais il faut préciser que ce voyage se déroule en fin de saison des pluies, durant laquelle la végétation prend une apparence beaucoup plus

17. Sa profession reste inconnue. On sait qu'il se voit confier une mission par le ministère de l'Agriculture et le sous-secrétariat des Colonies, suite à laquelle il publie un ouvrage fournissant des informations sur la géologie, la flore, la faune et les ethnies du Kakandé (LAUMANN 1894) dans cette période de mise en place des administrations coloniales.

luxuriante. Le troisième jour, il traverse des « taillis » qui obligent à de fréquents détours pour se frayer un chemin, ce qui évoque une végétation buissonnante de recrû forestier post-agricole (*ibid.* : 156) similaire à celle des plaines intérieures du Cercle de Boffa (Paroisse 1892). L'ensemble des espaces interfluviaux paraît donc caractérisé par une végétation arborée beaucoup plus ouverte qu'à proximité des cours d'eau, à l'exception des plateaux latéritiques où

« presque toute la végétation a disparu. C'est une longue suite de plateaux rocailleux coupés par des rivières larges et profondes, le Komponi et le Kissen, dont les bords sont presque à pic. Sur ces bords s'est conservée la végétation forestière » (Maclaud 1899a : 516).

Les oscillations du couvert arboré sous l'effet des migrations et des pratiques agricoles

La moindre extension des forêts denses¹⁸ vers l'aval des fleuves est-elle liée à une densité de population plus élevée ? On sait qu'à la fin du XIX^e siècle, les quartiers qui forment l'agglomération actuelle de Boké sont des villages distincts, dont celui de Boké même composé d'environ 80 cases d'habitation et que la population riveraine du Rio Nunez n'excéderait pas 3 à 4 000 habitants, répartis en 20 villages Landouma et Baga (Besson 1886 : 42). Le Rio Nunez dans son ensemble compterait environ 4 300 habitants selon Vigné (1889b) également — Nalou, Landouma, Baga, Toubacayes —, tandis que le médecin principal du corps de santé des colonies compte 40 000 habitants pour le Rio Nunez en additionnant les populations nalou, бага foré, mikhiforé, yola et landouma (Drevon 1894). L'écart entre ces deux estimations ne semble pas relever d'une faute de frappe, mais provient plutôt de ce que Vigné et Besson d'une part, Drevon d'autre part, se réfèrent sans doute à deux « Rio Nunez » distincts. Dans les années 1890, le Rio Nunez a une connotation géographique qui désigne les rives du fleuve où sont installées les factoreries européennes (Besson 1886 ; Vigné 1889b). Mais dans son acception territoriale administrative, le « Rio Nunez » est superposable au Cercle dont le siège administratif se trouve à Boké, qui « comprend les bassins du Cogon et du Nunez » (Madrolle 1895 : 273).

À eux seuls, ces chiffres ne permettent pas de déterminer si la population villageoise est significativement plus dense aux environs du poste de Boké et le long du bras de mer à la fin du XIX^e siècle. Notons toutefois que, durant la traite, le stationnement d'un grand nombre d'esclaves en attente d'être embarqués vers les Amériques en saison des pluies a largement contribué à augmenter la densité de population et le besoin de denrées agricoles. Une

18. La terminologie des formations végétales à partir d'ici est celle de Frank WHITE (1987).

grande partie du riz destiné à l'alimentation des esclaves dans le Passage du Milieu était produit par ces derniers directement (Fields-Black 2008 : 170), cette activité ayant certainement marqué le paysage. Cette empreinte a peut-être perduré après l'abolition car l'esclavagisme a continué dans les plantations (Goerg 1986 : 40) et fondé une large part du système de production agricole durant la période 1850-1900 : le rapport d'un administrateur daté de 1893 se plaint de la vente de captifs par des Landouma à des Peul, un potentiel important de main-d'œuvre échappant ainsi aux pouvoirs coloniaux (Demougeot 1938). Le commandant du poste militaire de Boké en 1875-1876 souligne que « le landouma, de même que le nalou, cultive peu, pas toujours assez pour s'assurer la nourriture de l'année. Rarement, d'ailleurs, il fait lui-même ce travail, dont il charge ses captifs » (Guichon de Grandpont 1879)¹⁹. Des pratiques au long cours, car le voyageur Jardin (1851) rapporte au milieu du XIX^e siècle déjà que les dignitaires politiques à Boké possèdent des esclaves pour travailler leurs champs.

La densité de population à proximité du fleuve contraste avec celle de l'intérieur des terres, au fur et à mesure qu'on s'éloigne des factoreries. Le docteur Madrolle, envoyé en mission par le gouvernement de la Guinée française en 1893 afin de reconnaître les îles Tristao, les vallées du Rio Grande et du Cogon, souligne que le Cercle de Boké « est peu peuplé par rapport à son étendue. Seules les rives du Nunez ont une population dense, le Coumpony ou Cogon au contraire est désert » (Madrolle 1895 : 274). Le tracé définitif de la frontière avec la Guinée portugaise une dizaine d'années plus tard (Lemoine 1903) accentue la tendance à la désertion du Cogon par ses habitants qui migrent vers le cœur politique de leur territoire, placé sous domination portugaise (Paroisse 1908). Mais en définitive, bien que la traite ait contribué à dépeupler l'*hinterland* au profit du littoral et des bras de mer, les processus migratoires ne suffisent pas à rendre compte de la plus faible superficie relative occupée par les forêts denses vers l'aval des fleuves.

L'absence d'informations concernant les façons culturelles rend peu aisée l'évaluation de leur rapport avec les formations végétales : la saison des activités agricoles, la temporalité et la spatialité des feux, les aspects sociaux et technologiques des systèmes agraires ne peuvent être restitués à partir de ces sources. Dans la plupart des textes, le système de rotation des espaces dévolus à l'agriculture n'est pas même mentionné. Il apparaît parfois comme une généralité sur l'Afrique occidentale :

« Presque partout [en Afrique de l'Ouest] on connaît et on pratique l'écobuage, les labours répétés avec des outils simples (*daba* et *hilaire*), le repiquage quand les semis ont mal réussi, les binages et sarclages, l'écimage de certaines plantes. [...] Une pratique surtout est funeste, celle des déplacements périodiques en connexion avec le défrichement par le feu. Dans la forêt, le Noir de Guinée coupe les arbres du terrain qu'il veut utiliser, les brûle, puis en étend les cendres avant de façonner

19. Phénomène également observé au début du XX^e siècle chez certains Nalou islamisés (ANONYME 1903).

le sol, [...] après quoi la terre est épuisée pour vingt à trente ans, et le travail de défrichement recommence ailleurs » (Zimmerman 1916 : 237).

Des propos quasiment identiques sont tenus à propos de l'ensemble de la Guinée française (Anonyme 1899a). À l'échelle des Rivières du Sud, on trouve une brève mention de ces méthodes sous la plume de Laumann (1894 : 212) avec défrichements en février-mars, brûlis à la fin du mois d'avril et semis effectués en mai entre le Rio Nunez et le Rio Pongo, ainsi que dans les écrits du fonctionnaire André Arcin (1907 : 73) selon lequel les Toubacaye du Nunez « pratiquent l'écobuage et l'assolement pour leurs cultures d'arachides, de mil, de fonio, de sésame ». L'ensemble de ces témoignages suffit à attester que la pratique de la défriche-brûlis contribue activement à mosaïquer les milieux de Guinée maritime depuis le XIX^e siècle au moins, jusqu'à aujourd'hui (Leciak *et al.* 2006 ; Leblan 2008).

La perception négative de l'évolution de l'environnement par le docteur Maclaud (1899a) — disparition de la végétation des plateaux latéritiques à laquelle se substitue « une longue suite de plateaux rocailleux » — tient probablement aux effets jugés néfastes de l'agriculture. La défriche-brûlis comme processus de désertification conduisant à la formation de *bowé* est une conception ordinaire à l'époque coloniale. On la retrouve clairement formalisée quelques décennies plus tard par l'un des plus éminents phytogéographes tropicalistes, à propos des *bowé* du Fouta Djallon voisin :

« Les stériles *bowé* du Fouta-Djallon, où affleure la cuirasse semblent bien être [...], au moins dans de nombreux cas, le terme ultime d'une évolution régressive : on voit souvent, en effet, côte à côte, des forêts vivant sur un sol mince recouvrant la cuirasse, les champs et les savanes (parsemées d'arbres reliques) qui en résultent, et le *bowal* » (Schnell 1957 : 34).

Cette conception du cuirassement des sols tropicaux n'est plus d'actualité bien que la pédologie contemporaine de Schnell analyse déjà, à partir de terrains guinéens, comment les cuirasses se forment d'abord en profondeur puis affleurent sous l'effet de l'action érosive des eaux (Maignien 1958 : 71). Les travaux récents montrent que ces processus de pédogénèse consistent en une altération des roches sous-jacentes depuis le tertiaire (Tardy & Roquin 1998) et n'ont aucune relation avec l'anthropisation des milieux. C'est donc sur d'autres composantes de l'environnement qu'interviennent les pratiques agricoles.

Parmi les produits de l'agriculture vivrière, le riz est l'élément principal de la subsistance des populations du Rio Nunez tout au long de la période considérée. Il est peu vendu et fait l'objet d'un jeu de complémentarité entre variétés hâtives et tardives en pays soussou, dans la Fatala (Le Savoureux 1884)²⁰. Il faut également compter avec le mil, le fonio, le manioc, la pomme

20. Ses écrits ne laissent filtrer aucune information à propos de son statut et des objectifs officiels de son séjour dans les Rivières du Sud.

de terre, l'igname, le sésame, le coton, l'indigo, le café, les amandes de palme, l'huile de palme et le caoutchouc (Polliart 1883²¹ ; Sambuc & Vigné 1888), dont tout ou partie de la production est destinée aux échanges. Le maïs et le fonio sont pour l'essentiel destinés à la consommation locale (Polliart 1883), ainsi que les denrées, dont certaines périssables, issues de l'horticulture : oignon, piment, tomate, aubergine, oseille, courge, concombre (Figarol 1912 : 98). Sans oublier les arbres fruitiers dont le manguier, l'oranger, le bananier, vus dans un village près du Rio Nunez par Lambert (1861) en 1860 et le colatier cultivé dont la présence est rapportée par un médecin en poste à Boké (Drevon 1894) ; ces essences sont aussi rencontrées avec le papayer et l'ananas dans la *Fatala* par Georges Paroisse (1892). L'huile extraite du péricarpe du palmier (*Elaeis guineensis*), utilisée dans la fabrication des savons, et celle tirée de la graine, employée par l'industrie de la parfumerie, sont prééminentes parmi les produits oléagineux (Sambuc & Vigné 1888). Les textes ne fournissent aucun renseignement sur les lieux de production de ces huiles, mais l'on peut raisonnablement supposer qu'une grande partie provenait des zones de mangrove du littoral, où les peuplements d'*Elaeis* étaient les plus denses (Brosselard 1889 ; Anonyme 1899a) — ceci sous l'effet d'un défrichement sélectif que l'on observe encore de nos jours.

Entre 1850 et 1880, les Rivières du Sud connaissent un essor remarquable de la culture de l'arachide, au point de fournir le premier poste à l'exportation de la région de Boké aux alentours de 1870 (Goerg 1986 : 76). Son introduction dans la région peut être datée du début des années 1840, où elle fut cultivée dans un premier temps par des traitants français spécialisés dans ce domaine (Brooks 1975). Parmi les populations du Rio Nunez, la culture de l'arachide fut surtout l'affaire des Nalou en aval de la rivière, entraînant un décroissement temporaire des échanges économiques à plus longue distance avec le Fouta Djallon (Goerg 1986 : 59-60). Or, les flux commerciaux étaient en grande partie contrôlés par les Landouma, intermédiaires entre les caravanes arrivant du Fouta Djallon à Boké et les traitants européens (*ibid.* : 60). On peut envisager que le renversement des rapports économiques régionaux en défaveur des Landouma ait eu pour effet d'obliger une fraction d'entre eux à reconverter une partie de leur économie vers des pratiques vivrières, conduisant ainsi à une augmentation des superficies défrichées et mises en culture sur le milieu du fleuve au cours du cycle arachidier. L'hypothèse de répercussions de cette agriculture de rente sur l'économie du milieu du fleuve reste difficile à vérifier, mais reçoit un début de validation par l'observation du médecin Vigné (1889a) selon lequel les Landouma sont principalement orientés vers l'agriculture de subsistance.

Au tournant du XIX^e siècle, la production d'arachide ne s'est que faiblement maintenue au Kakandé. La région riveraine du Rio Nunez entre Boké et le village de Batafon, soit sur une longueur de plusieurs kilomètres, est

21. Commandant du Cercle du Rio Nunez pendant trois ans.

couverte de champs d'arachide exploités par des Toubacaye (Gauthier 1903), arachide destinée à la consommation et aux réseaux d'échange locaux (Anonyme 1899a). Cette culture est en revanche complètement délaissée dans le Naloutaye (Brosselard 1889) où se concentrait l'essentiel de la production du Nunez entre 1850 et 1880, ce qui a sans doute pour effet de la rendre proportionnellement plus importante à proximité de Boké (sur des superficies cependant difficiles à évaluer [Figarol 1912 : 95]). Si, au cours du cycle arachidier, et conformément à l'hypothèse proposée ici, les Landouma ont été contraints de s'orienter davantage vers l'agriculture de subsistance, il semble qu'ils soient retournés aux activités commerciales suite au déclin de la traite de l'arachide. On sait qu'ils sont approvisionnés en riz à la fin du XIX^e siècle par les populations бага du littoral (Machat 1906 : 240), ce qui implique une réduction des activités agricoles dans le Landoumataye. Le boisement plus important du haut court des fleuves au tournant du XIX^e siècle tient donc moins à une faible densité de population humaine qu'à l'ouverture de nouveaux fronts agricoles en aval pendant le cycle arachidier des Rivières du Sud entre 1850 et 1880. Cette période fut probablement caractérisée par des défrichements étendus pouvant rendre compte du déboisement accentué des zones littorales.

Collecte de végétaux sauvages : le café (1840-1870) et le caoutchouc de liane (1890-1910)

Les observations des Européens stationnés à Boké portant sur la collecte concernent uniquement les produits exportables. Le café sauvage puis le caoutchouc de liane ont joué un rôle important dans l'économie des Rivières, au début et à la fin de la période considérée respectivement. Les opérations, commencées dans les années 1840 sur des initiatives européennes, consistaient à transplanter des plants collectés en forêt dans des jardins (Chevalier cité dans Jacques-Félix 1963). Cette pratique perdura au moins jusqu'aux années 1870. Au dire de l'agent de culture Laug (1870), envoyé à Boké en 1867 sur ordre du gouverneur du Sénégal pour trois années successives, environ 50 000 pieds de caféiers sauvages pouvaient être arrachés chaque année pour être vendus à des planteurs et des traitants européens. Il semble que cette méthode d'exploitation ait eu pour conséquence d'aboutir au déclin des populations de *Coffea sp.* (Corre 1876b), suivi de la disparition de l'espèce²², et ce relativement tôt : le docteur Bayol, envoyé en mission au Fouta Djallon par le ministre de la Marine afin d'évaluer la faisabilité d'un projet de chemin de fer (Houis 1953 : 45), stipule en 1881 que « le commerce désigne [le café] sous le nom de Rio Nunez, mais c'est une dénomination impropre,

22. Absente de mes transects botaniques en 2003-2005. Une équipe de l'Orstom affirme également ne pas l'avoir rencontrée en Guinée maritime (LE PIERRÉS ET AL. 1989).

car je n'en ai pas vu un seul pied dans la vallée du Tiquilenta »²³. En revanche, il serait abondant dans la Fatala et dans le Cogon (Polliart 1883 ; Macclaud 1899a). En 1860, il « n'est encore récolté qu'à l'état sauvage sur les gradins des montagnes de l'intérieur » selon le diplomate Lambert (1861) et très peu cultivé dans les années 1870 selon le médecin Armand Corre (1876b) et le commandant du poste à la même époque (Guichon de Grandpont 1879). La culture de cet arbuste ne fut jamais mise en œuvre à grande échelle par les populations de la région (Goerg 1986 : 44)²⁴. Bien qu'il fût cultivé en pays landouma (Anonyme 1903), les superficies concernées ont probablement été très réduites au Rio Nunez.

C'est vers la fin de la période considérée que s'institue une autre pratique de collecte et de transplantation. L'Europe est alors à la recherche de latex pour la fabrication de câbles sous-marins et de pneumatiques, dont l'essor est lié à celui de l'automobile et du cyclisme (Harms 1975). Depuis les années 1880 jusqu'en 1910, c'est sur le caoutchouc de liane (*Landolphia sp.*) que repose essentiellement l'économie de la Guinée française, premier producteur de l'AOF (Suret-Canale 1964 : 65). En 1890, époque à partir de laquelle l'AOF « a commencé à en fournir en quantité appréciable » (Chevalier 1910), il pourvoit à la colonie le premier poste à l'exportation (Goerg 1986 : 110) et continue à dominer les exportations dix ans plus tard, alors qu'il constitue plus des 3/4 de leur valeur (Anonyme 1899a), et en atteint les 4/5^e à la fin de la décennie suivante (Chevalier 1910)²⁵. À l'exception de deux crises en 1901-1902 et 1907-1908, dont la première fut caractérisée par une division par deux du prix de vente, la production de caoutchouc ne cesse d'augmenter jusqu'en 1910. Elle chute brutalement l'année suivante avec la brusque apparition sur le marché international d'un caoutchouc de plantation fabriqué à partir d'hévéa dans le sud-est asiatique (Suret-Canale 1964 : 65-67).

La fin de cette économie de collecte tient aussi au dépérissement des peuplements de landolphiées, qui ont presque complètement disparu du littoral et des plaines de l'*hinterland* de la Basse-Guinée au début du xx^e siècle. On en trouve encore dans les zones dépeuplées du fleuve Cogon, entraînant de fait la migration temporaire de collecteurs afin de se procurer la précieuse sève (Paroisse 1908) : à l'occasion d'une tournée de reconnaissance en 1902, le commandant de cercle Gauthier (1903 : 392) y rencontre un « campement de chasseurs et de chercheurs de caoutchouc ». Dans les années 1890 il est encore possible d'en trouver aux abords du bas cours du fleuve (Paroisse 1893). En revanche « la liane à caoutchouc a presque complètement disparu

23. Selon un commandant du poste militaire de Boké, le café s'exporte du Rio Pongo, apporté de l'intérieur par des Peul (GUICHON DE GRANDPONT 1879). Trente ans auparavant, Edélestan JARDIN (1851) notait déjà que le café ne croissait pas sur les bords du Rio Nunez.

24. Nous ignorons si les risques de la culture du café tenaient à des raisons écologiques et techniques, ou aux spéculations sur ce produit.

25. Il en constitue les 2/3 pour la période 1898-1910 selon l'historien Robert HARMS (1975).

de la région du Pongo, il faut aller la chercher au loin dans les forêts du Fouta » (*ibid.* 1892 : 132), d'où l'on rapporte qu'elle croît effectivement en abondance (Fras 1891 ; Maclaud 1899a). La collecte itinérante du caoutchouc de liane dans un contexte d'épuisement de la ressource provoqué par une exploitation frénétique imposée par les pouvoirs coloniaux vaut pour l'ensemble de l'Afrique au tournant du XIX^e siècle (Harms 1975).

En Guinée française, cette situation se traduit par l'obligation faite aux paysans de le cultiver en plantation (Bonneuil 1997 : 207-208) et par la préconisation de mesures de protection afin de sauvegarder les peuplements encore perçus comme un débouché économique à long terme (Anonyme 1899a). C'est ainsi que l'administration coloniale fait procéder à des essais : une liste des spécimens encore visibles dans le jardin d'essai de Dalaba (fondé en 1907 [Chevalier 1938 : v]) après la Première Guerre mondiale, soit quatre ans après son abandon, mentionne deux espèces de *Landolphia* : *L. owariensis*, déjà connue dans la colonie, et *L. klaneï*, acclimatée de l'Afrique centrale atlantique (Adam 1957). Le gouvernement fait également procéder à des essais de lianes africaines (*Landolphia heudelotii* et *L. owariensis*) dans le jardin de Camayenne à Conakry créé en 1897 (Anonyme 1899b), en compagnie d'arbres américains : *Hevea brasiliensis*, *Castilloa elastica*, *Manihot glaziovii*, en vue d'en distribuer les graines aux paysans (Schnell 1956) et le fonctionnaire André Arcin (1907 : 142) signale un jardin d'essai de 4 hectares à Boké comprenant 500 hévéas et 600 *Landolphia*. On peut également citer l'exemple d'une société concessionnaire française qui aurait commencé à cultiver 60 000 pieds de *Manihot glaziovii* sur la rive du Cogon en face du village de Kandiafara, avant que le feu ne les détruise (Gauthier 1903 ; Paroisse 1908 ; Figarol 1912 : 102).

L'effondrement subit du cours du caoutchouc de liane met un terme à ces expériences. Toutes les plantations européennes de la Basse Côte ont périclité rapidement, faute d'investissements suffisants semble-t-il, mais aussi de la « malveillance et de la négligence des villages voisins » (Arcin 1907 : 88-89), ce qui n'est pas sans évoquer des actes de résistance plus ou moins active de la population dans un contexte de travail forcé. Il évoque aussi des arbres « grillés par les feux de brousse » ce qui témoigne autant de la méconnaissance du contexte écologique de la part des Européens que de possibles destructions délibérées de la part des autochtones : on sait que le feu a parfois été un instrument particulièrement efficace pour agir en tout anonymat dans des contextes similaires à Madagascar, par exemple (Kull 2004 : 64-70). La plus grande efficacité de l'exploitation de cette ressource en plantation par les autochtones (Arcin 1907 : 87) tend à confirmer cette hypothèse.

Comment analyser les causes du déclin des lianes ? Toutes les publications de la fin du XIX^e siècle relèvent une corrélation entre l'accroissement de leur exploitation et la diminution drastique des peuplements. Les uns incriminent le « mode de culture des indigènes, [qui] en détruisant les forêts, fait disparaître la précieuse plante qui n'existe presque plus le long de la côte » (Anonyme 1899a : 258), d'autres une exploitation intensive et des

incisions trop profondes conduisant au dépérissement de la liane (Macclaud 1899a) par des populations qui vont parfois jusqu'à « délaisser en partie leurs cultures traditionnelles » (Arcin 1907 : 102). Mais en instituant l'approvisionnement du caoutchouc de liane comme modalité d'acquittement de l'impôt de capitation, l'administration coloniale a en réalité elle-même encouragé ces pratiques (Bonneuil 1997 : 207). Cette modalité d'exploitation des ressources et des hommes a également été instituée par les compagnies concessionnaires en Oubangui-Chari (Giles-Vernick 2002 : 160-161) et par l'administration allemande au Tanganyika (Sunseri 2009 : 23-24), avec des effets humains, écologiques et économiques similaires.

Le déclin des landolphiées aux Rivières du Sud est sans doute plus en relation avec les techniques d'exploitation qu'avec les défrichements agricoles, car la conversion massive de l'économie des Rivières du Sud d'une agriculture de rente (arachide) à une économie fondée sur la collecte d'un produit sauvage (caoutchouc) a probablement entraîné une diminution des superficies cultivées : le prix de vente du latex au kilogramme était vingt fois supérieur à celui de l'arachide en 1890 (Goerg 1986 : 110). Une grande partie de cette production au début du ^{xx}^e siècle est sans doute le fait d'esclaves et de captifs libérés, auparavant exploités dans l'agriculture (Klein 1988), pour lesquels la collecte du caoutchouc a pu constituer une ressource économique — autant que pour les maîtres ayant perdu leur force de travail, comme cela est attesté en Haute-Guinée (Osborn 2004). Une carence de riz sur les marchés ayant provoqué une hausse sensible de son prix en 1906 (Suret-Canale 1964 : 67-68) accrédite l'idée d'un recul de l'agriculture de subsistance et commerciale en rapport avec l'économie du caoutchouc. L'hypothèse de la réduction des espaces défrichés au Kakandé à la charnière ^{xix}^e-^{xx}^e siècles, déjà fondée sur un probable retour aux activités commerciales des Landouma et sur l'importation de riz depuis le Bagataye, rencontre donc un troisième élément de confirmation dans l'importance économique de la collecte du caoutchouc de liane.

L'esquisse de l'environnement végétal dans l'ouvrage de Jules Machat (1906) paraît donc fiable, par comparaison avec les données disponibles à l'époque de sa publication. La végétation arborée est plus dense et plus resserrée à proximité des fleuves et de leurs affluents, mais moins développée en aval des fleuves que dans leur haut cours. Dans les interfluves, la forêt dense fait place à une mosaïque composée de plaines herbeuses, de savanes arbustives et arborées dans les plaines et sur les coteaux, de plateaux latéritiques dénudés ou herbeux, de fourrés qui correspondent vraisemblablement à divers stades de jachère, ainsi que d'espaces cultivés. C'est l'assignation des unités physonomiques végétales à des portions relativement

précises du réseau hydrographique et de la séquence topographique qui permet d'apprécier leur extension spatiale. La mesure de l'espace consacré à l'agriculture que l'on peut déduire de ces écrits est en revanche beaucoup moins précise et les milieux recherchés pour cette activité demeurent inconnus, à l'exception des rives fluviales. La relégation des pratiques écologiques à l'arrière-plan du paysage témoigne de la suspicion des Européens quant à leur efficacité (Bourguet & Bonneuil 1999), donnée à voir ici par la critique de l'agriculture sur brûlis et des techniques de saignée des lianes à caoutchouc. Que penser alors de l'estimation des terrains mis en culture à un dixième du territoire de la Guinée française (Anonyme 1899a) ? L'évacuation des savoirs et des techniques autochtones conduit à se demander si elle tient compte, ou non, des espaces en jachère.

Dans les décennies suivantes de la mainmise coloniale et encore fréquemment de nos jours, l'écotone forêt/savane dont participent ces figures paysagères fonctionne comme une matrice perceptive propice au fonctionnement du clivage nature/culture chez les naturalistes, les administrations forestières et les protecteurs de la nature. Or, la superposition de l'opposition entre « forêt » et « savane » à celle d'une nature à préserver et de cultures à civiliser paraît correspondre à une sensibilité environnementale qui s'exprime déjà dans les écrits de certains voyageurs aux Rivières du Sud. À propos de l'Île du Diable qu'il aperçoit en naviguant à la confluence du Rio Pongo et de la Fataha, George Paroisse (1892 : 126) affirme : « Au dire des noirs, des génies malfaisants ont élu domicile dans ce site désolé, où se réfugient également de nombreux oiseaux aquatiques » ; comment ne pas voir ici une anticipation des « bois sacrés des noirs, sanctuaires de la nature » idéalisés quatre décennies plus tard par le botaniste et agronome Auguste Chevalier (1933) à l'époque de l'internationalisation croissante de la protection de la nature en Afrique (Rodary & Castellanet 2003) ? Autre exemple, le médecin Charles Maclaud (1899a) assigne pour sa part la faible superficie occupée par les forêts au Fouta Djallon à un usage incontrôlé des feux qui entraîne la disparition des arbres, puis une érosion accentuée qui à son tour envase et obstrue les estuaires : on retrouve ici les éléments d'un régime conservationniste de l'histoire environnementale dénué de tout savoir empirique localisé qui sera reproduit et transmis entre les décideurs des régimes politiques successifs du XX^e siècle pour la conservation des ressources naturelles de cette région (André & Pestaña 2002), sans tenir compte de l'hétérogénéité de son patrimoine naturel et culturel (Gilruth *et al.* 1990). La FAO, l'Union européenne et diverses agences de développement ont récemment avancé des justifications d'ordre historique similaires pour l'établissement d'aires protégées en Guinée maritime dans le cadre de la Convention des Nations Unies sur la Lutte contre la désertification (Leblan 2007).

Or, les recherches anthropologiques, historiques et écologiques récentes montrent que la dynamique des milieux forestiers est autant l'expression de rapports sociaux et politiques que de transformations écologiques imprévisibles dans la longue durée (Sheridan & Nyamweru 2008 ; Juhé-Beaulaton

2010). Si les écrits publiés des explorateurs et des résidents européens du XIX^e siècle interdisent de décrire les rapports de l'anthropisation des milieux avec l'histoire sociale et foncière de façon aussi détaillée que l'ethnographie et l'usage de vues satellitaires diachroniques, ils permettent de retracer une évolution en dents de scie de l'extension des forêts denses suivant les sous-régions et les cycles économiques et politiques. La distribution et l'intensité des agricultures vivrières et commerciales, les pratiques de collecte et les processus migratoires n'apparaissent qu'en filigrane mais permettent de saisir les variations temporelles du couvert arboré d'un bassin-versant à l'autre (Tinguilita-Rio Nunez, Cogon-Compony, etc.), selon la distance aux lieux de traite et le positionnement des économies locales dans la chaîne de production et de circulation régionale des denrées, des marchandises et des hommes.

Par contraste avec le modèle de culture des forêts péri-villageoises de la région de Kissidougou évoqué en introduction, les faits économiques rapportés dans ces textes suggèrent que les peuplements arborés dominés par les espèces dont la fonction alimentaire est attestée de nos jours (*Parkia biglobosa* et *Lophira alata*) sont déjà fréquents, traduisant des pratiques de défrichements sélectifs au long cours non à proximité des villages, mais dans les plaines et sur les coteaux. Les processus d'anthropisation du milieu au Kakandé (1830-1910) sont donc plus proches de ceux documentés dans la région de Kilimi (1975-1990). À l'avenir, il conviendra de déterminer le caractère local ou généralisé des oscillations du couvert arboré et de ses causes dans d'autres régions de l'écotone forêt/savane à l'ouest du Dahomey Gap.

Center for African Area Studies, Université de Kyoto ; Centre Norbert Elias, UMR EHESS-CNRS 8562, Marseille ; PALOC, UMR IRD-MNH 208, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

ADAM, J. G.

1957 « Le jardin Chevalier à Dalaba (Fouta-Djalou, Guinée française) », *Bulletin de l'IFAN*, sér. A, 19 (3) : 1030-1046.

ANDRÉ, V. & PESTAÑA, G.

2002 « Les visages du Fouta-Djalou. Des campagnes en mutation : des représentations au terrain », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 217, <<http://com.revues.org/index1038.html>>.

ANDRÉ-LAMANDÉ, A. & NANTEUIL, J.

1938 *René Caillié*, Paris, Plon.

ANONYME

- 1899a « Rapport sur la colonisation agricole de la Guinée Française », *Revue Coloniale*, 5 (1) : 255-262.
- 1899b « Rapport sur la colonisation agricole de la Guinée Française (suite et fin) », *Revue coloniale*, 5 (2) : 317-326.
- 1903 « La frontière de la Guinée portugaise d'après le Dr Maclaud », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 25 (4) : 564-567.

ARBONNIER, M.

- 2002 *Arbres, arbustes et lianes des zones sèches d'Afrique de l'Ouest*, Montpellier, Cirad.

ARCIN, A.

- 1907 *La Guinée française : races, religions, coutumes, production, commerce*, Paris, Challamel.

AUBREVILLE, A.

- 1965 « Principes d'une systématique des formations végétales tropicales », *Adansonia*, 5 (2) : 153-196.

BASSET, T. J. & ZUÉLI, K. B.

- 2000 « Environmental Discourses and the Ivorian Savanna », *Annals of the Association of American Geographers*, 90 (1) : 67-95.

BERQUE, J.

- 1979 « Préface », in R. CAILLIÉ, *Voyage à Tombouctou*, vol. 1, Paris, La Découverte : 5-34.

BESSON, L.

- 1886 *Topographie médicale du Rio Nunez (Côte occidentale d'Afrique)*, Thèse de doctorat, Montpellier, Faculté de médecine de Montpellier.

BLANC-PAMARD, C. & PELTRE, P.

- 1987 « Remarques à propos de "Écologie et histoire : les origines de la savane du Bénin" », *Cahiers d'Études africaines*, XXVII (3-4), 107-108 : 419-423.
- 1992 « Dynamique des paysages préforestiers et pratiques culturelles en Afrique de l'Ouest », in C. BLANC-PAMARD, J. BONNEMAISON, J. BOUTRAIS, V. LASSAILLY-JACOB & A. LERICOLLAIS (dir.), *Le développement rural en questions : paysages, espaces ruraux, systèmes agraires (Maghreb-Afrique noire-Mélanésie)*, Paris, Orstom : 55-74.

BONNEUIL, C.

- 1997 *Mettre en ordre et discipliner les tropiques : les sciences du végétal dans l'empire français, 1870-1940*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris VII.
- 1999 « Le Museum national d'histoire naturelle et l'expansion coloniale de la Troisième République (1870-1914) », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, 322-323 : 143-169.

BOURGUET, M.-N. & BONNEUIL, C.

1999 « Présentation », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, 322-323 : 7-38.

BROOKS, G. E.

1975 « Peanuts and Colonialism : Consequences of the Commercialization of Peanuts in West Africa, 1830-1870 », *Journal of African History*, 16 (1) : 29-54.

BROSSELDARD, H.

1889 « Voyage dans la Sénégambie et la Guinée portugaise », *Le Tour du Monde*, 57 : 97-144.

BRUNDSCHWIG, H.

1971 « "Scramble" et "Course au Clocher" », *The Journal of African History*, 12 (1) : 139-141.

1974 « Vigné d'Octon et l'anticolonialisme sous la Troisième République (1871-1914) », *Cahiers d'Études africaines*, XIV (2), 54 : 265-298.

CAILLÉ, R.

1979 *Voyage à Tombouctou*, vol. I, Paris, La Découverte.

CHEVALIER, A.

1910 « Les produits du règne végétal de l'Afrique occidentale », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 32 (5) : 361-397.

1933 « Les bois sacrés des noirs de l'Afrique tropicale, sanctuaires de la nature », *Comptes rendus sommaires des séances de la société de biogéographie*, 82 : 37.

1938 *Flore vivante de l'Afrique occidentale française*, vol. I, Paris, Muséum national d'histoire naturelle.

CHOUIN, G.

2005 « Vu, dit ou déduit ? L'étude des relations de voyage en Guinée », *Journal des Africanistes*, 75 (2) : 177-196.

CORMIER-SALEM, M. C.

1999 « Des littoraux aux limites mouvantes », in M.-C. CORMIER-SALEM (dir.), *Rivières du Sud. Sociétés et mangroves ouest-africaines*, vol. I, Paris, IRD éditions : 15-30.

CORRE, A.

1876a « Note sur les écorces de Doundaké, de Téli et de Méli », *Journal de thérapeutique*, 3 (5) : 170-178.

1876b « Esquisse de la flore et de la faune médicales et économiques du Rio Nunez », *Archives de médecine navale*, 26 : 14-40.

1876c « Coup d'œil sur la matière médicale du Rio Nunez (Côte occidentale d'Afrique) », *La Pharmacie de Lyon*, 2 (25) : 193-195.

DEMOUGEOT, A.

1938 « Histoire du Nunez », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, 21 (2) : 177-289.

DEPREST, F.

- 2009 *Géographes en Algérie (1880-1950). Savoirs universitaires en situation coloniale*, Paris, Belin.

DE SUREMAIN, M.-A.

- 2001 *L'Afrique en revues : le discours africaniste français, des sciences coloniales aux sciences sociales (anthropologie, ethnologie, géographie humaine, sociologie), 1919-1964*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris VII.
- 2004 « Faire du terrain en AOF dans les années cinquante », *Ethnologie française*, 37 (2) : 651-659.
- 2008 « Brousse, broussard », in S. DULUCQ, J.-F. KLEIN & B. STORA (dir.), *Les mots de la colonisation*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail : 19-20.

DREVON, D.

- 1894 « Contribution à la géographie médicale. Le pays des soussous. Topographie médicale de la Guinée Française, mœurs et coutumes des habitants », *Archives de Médecine navale et coloniale*, 61 : 321-357.

DUBOIS, M.

- 1894 « Leçon d'ouverture du cours de géographie coloniale », *Annales de Géographie*, 10 : 121-137.

FAIRHEAD, J. & LEACH, M.

- 1996 *Misreading the African Landscape. Society and Ecology in a Forest-Savanna Mosaic*, Cambridge, Cambridge University Press.

FARAULT, A.

- 1915 « Le monument du voyageur René Caillié à Boké », *Bulletin de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*, 2 : 75-76.

FIELDS-BLACK, E. L.

- 2008 *Deep Roots. Rice Farmers in West Africa and the African Diaspora*, Bloomington, Indiana University Press.

FIGAROL, J.

- 1912 *Monographie du cercle du Nunez*,
<<http://repos-fs.matrix.msu.edu/warc/a0/a1/warc-a0a1u8-a.rtf>>.

FRAS, P.

- 1891 « Les résultats scientifiques de la mission du Fouta-Djalon, 1887-1888 (suite) », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 14 : 297-307.

GAUTHIER, M.

- 1903 « Colonie de la Guinée française. Cercle du Rio Nunez » *Revue Coloniale*, 2 (10) : 389-402.

GILES-VERNICK, T.

- 2002 *Cutting the Vines of the Past. Environmental Histories of the Central African Rain Forest*, Charlottesville-London, University of Virginia Press.

GILRUTH, P. T., HUTCHINSON, C. F. & BARRY, B.

- 1990 « Assessing Deforestation in the Guinea Highlands of West Africa Using Remote Sensing », *Photogrammetric Engineering and Remote Sensing*, 56 (10) : 1375-1382.

GOERG, O.

- 1986 *Commerce et colonisation en Guinée (1850-1913)*, Paris, L'Harmattan.
- 1997 « De l'espace sénégalais à la Guinée française. Les mutations économiques dans le contexte du passage de l'autonomie de la colonie à la centralisation fédérale », in C. BECKER, S. MBAYE & I. THIOUB (dir.), *AOF : réalités et héritages. Sociétés ouest-africaines et ordre colonial. 1895-1960*, Dakar, Direction des Archives du Sénégal : 620-625.
- 2004 « Mettre en carte la conquête : les Français en Guinée à la fin du XIX^e siècle », in I. LABOULAIS-LESAGE (dir.), *Comblant les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVII^e-XX^e siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg : 291-310.

GUICHON DE GRANDPONT, A.

- 1879 « Le poste de Boké dans le Rio Nunez », *Bulletin de la Société académique de Brest*, 6 : 141-158.

HARMS, R.

- 1975 « The End of Red Rubber : A Reassessment », *Journal of African History*, 16 (1) : 73-88.

HOUIS, M.

- 1953 *Guinée française*, Paris, Éditions maritimes et coloniales.

INGOLD, T.

- 1993 « The Temporality of the Landscape », *World Archaeology*, 25 (2) : 152-174.

JACQUES-FÉLIX, H.

- 1963 *Contribution de René Caillié à l'ethnobotanique africaine au cours de ses voyages en Mauritanie et à Tombouctou, 1819-1828*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle.

JACQUIER, L.

- 1921 « En marge du journal de voyage de René Caillié », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, 4 (4) : 622-657.

JARDIN, E.

- 1851 *Voyage sur les bords du Rio Nunez, rivière de l'Afrique Occidentale [1848]*, Cherbourg, Mouchel.

JUHÉ-BEAULATON, D.

- 1995 « Histoire des paysages végétaux de la Côte des Esclaves (Sud du Togo et du Bénin) : analyse critique des sources historiques », *Biogeographica*, 71 (1) : 37-44.
- 1998 « La palmeraie du Sud Bénin avant la colonisation », in M. CHASTANET (dir.), *Plantes et paysages d'Afrique : une histoire à découvrir*, Paris, Karthala-CRA : 327-352.

JUHÉ-BEAULATON, D. (DIR.)

2010 *Forêts sacrées et sanctuaires boisés. Des créations culturelles et biologiques (Burkina Faso, Togo, Bénin)*, Paris, Karthala.

KLEIN, M. A.

1988 « Slave Resistance and Slave Emancipation in Coastal Guinea », in S. MIERS & R. ROBERTS (dir.), *The End of Slavery in Africa*, Madison, University of Wisconsin Press : 203-219.

KULL, C. A.

2004 *Isle of Fire. The Political Ecology of Landscape Burning in Madagascar*, Chicago-London, The University of Chicago Press.

LAMBERT, A.

1861 « Voyage dans le Fouta-Djalon », *Revue maritime et coloniale*, 2 : 1-51.

LAUG

1870 « Rapport sur les essais de culture du Café au Rio Nunez », *Revue maritime et coloniale*, 30 : 228-237.

LAUMANN, E.-M.

1894 *À la côte occidentale d'Afrique*, Paris, Firmin-Didot.

LEBLAN, V.

2007 « La mise en réserve des espaces soumis aux *jinna* en pays peul et landouma (Guinée, préfecture de Boké). Les causes d'une controverse latente », *Cahiers d'Anthropologie sociale*, 3 : 47-64.

2008 *Analyse spatiale des relations entre les hommes et les chimpanzés dans la région de Boké (Guinée)*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

LECIK, E., HLADIK, A. & ROSSI, G.

2006 « Biodiversité et développement : les paysans de Guinée maritime », *Annales de Géographie*, 651 : 508-527.

LEFEBVRE, C.

2009 « Itinéraires de sable. Parole, geste et écrit au Soudan central au XIX^e siècle », *Annales : histoire, sciences sociales*, 64 (4) : 797-824.

LEJEUNE, D.

1993 *Les sociétés de géographie commerciale en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel.

LEMOINE, F.

1903 « La délimitation de la Guinée portugaise, par le Dr Maclaud », *Bulletin de la Société de Géographie*, 8 (6) : 408-410.

LE PIERRÈS, D., CHARMETANT, P., YAPO, A., LEROY, T., COUTURON, E., BONTEMS, S. & TEHE, H.

1989 « Les caféiers sauvages de Côte d'Ivoire et de Guinée : bilan des missions de prospection effectuées de 1984 à 1987 », *Treizième colloque international sur le café*, Paris, ASIC.

LE SAVOUREUX, A.

- 1884 « Les cultures en pays soussou » *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 6 (10) : 519-523.

MACHAT, J.

- 1906 *Les Rivières du Sud et le Fouta-Diallon. Géographie physique et civilisations indigènes*, Paris, Challamel.

MACLAUD, C.

- 1899a « La Guinée Française. Étude et Souvenirs », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 21 (11-12) : 501-519.

- 1899b « Guinée Française et Fouta-Djallon », *Revue coloniale*, 5 (8) : 437-456.

MADROLLE, C.

- 1895 *En Guinée*, Paris, Le Soudier.

MAIGNIEN, R.

- 1958 *Le cuirassement des sols en Guinée, Afrique occidentale*, Strasbourg, Mémoires du Service de la carte géologique d'Alsace et de Lorraine, 16.

MOUSER, B. L.

- 2003 « Continuing British Interest in Coastal Guinea-Conakry and Fuuta Jaloo Highlands (1750 to 1850) », *Cahiers d'Études africaines*, XLIII (4), 172 : 761-790.

NISSEN, H. W.

- 1931 « A Field Study of the Chimpanzee. Observations of Chimpanzee Behavior and Environment in Western French Guinea », *Comparative Psychology Monographs*, 8 (1) : 1-122.

NOIROT, E.

- 1885 *À travers le Fouta-Diallon et le Bambouc (Soudan occidental) : souvenirs de voyage*, Paris, M. Dreyfous.

NORDMAN, D.

- 2008 « Une soutenance à la Sorbonne en 1895 : les thèses d'Augustin Bernard », in P. SINGARAVÉLOU (dir.), *L'empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin : 69-79.

NYERGES, A. E. & GREEN, G. M.

- 2000 « The Ethnography of Landscape : GIS and Remote Sensing in the Study of Forest Change in West African Guinea Savanna », *American Anthropologist*, 102 (2) : 271-289.

OSBORN, E. L.

- 2004 « "Rubber Fever" Commerce and French Colonial Rule in Upper Guinée, 1890-1913 », *Journal of African History*, 45 (3) : 445-465.

- 2006 « Interpreting Colonial Power in French Guinea : The Boubou Penda-Ernest Noirot Affair of 1905 », in B. L. LAUWRANCE, E. L. OSBORN & R. L. ROBERTS (dir.), *Intermediaries, Interpreters and Clerks : African Employees in the Making of Colonial Africa*, Madison, University of Wisconsin Press : 56-76.

PAROISSE, G.

- 1892 « Le Rio Pongo », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 14 (2) : 125-136.
- 1893 « De Conakry au Fouta-Djalon », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 15 (4) : 517-530.
- 1896 « Notes sur les peuplades autochtones de la Guinée Française (Rivières du Sud) », *L'anthropologie*, 7 (4) : 428-442.
- 1908 « Le Compony. Guinée française », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 30 (11) : 688-699.

PÉLISSIER, P.

- 1980 « L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique », *Cahiers ORSTOM*, sér. Sci. Hum., 27 (3-4) : 131-136.

PITTE, J.-R.

- 2000 « Les controverses autour de la découverte de Tombouctou au début du XIX^e siècle », *Acta Geographica*, 123 : 33-54.

POBÉGUIN, H.

- 1906 *Essai sur la flore de la Guinée française*, Paris, Challamel.

POLLIART, G.

- 1883 « Les rivières du sud du Sénégal et le vin du Rio Nunez », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 6 (1) : 89-96.

RANÇON, A.

- 1894 *Dans la Haute-Gambie. Voyage d'exploration scientifique 1891-1892*, Paris, Société d'Éditions scientifiques.

RODARY, E. & CASTELLANET, C.

- 2003 « Les trois temps de la conservation », in E. RODARY, C. CASTELLANET & G. ROSSI (dir.), *Conservation de la nature et développement. L'intégration impossible ?*, Paris, GRET-Karthala : 5-47.

SAMBUC, C. & VIGNÉ, P.

- 1888 « La culture et le commerce des plantes oléagineuses dans la Sénégambie et les Rivières du Sud », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 11 (9) : 332-341.

SCHNELL, R.

- 1956 « Le jardin d'essai de Camayenne et son rôle dans le développement agricole de la Guinée Française », *Notes Africaines*, 72 : 106-110.
- 1957 *Plantes alimentaires et vie agricole de l'Afrique Noire. Essai de phytogéographie alimentaire*, Paris, Larose.
- 1960 « Notes sur la végétation et la flore des plateaux gréseux de la Moyenne Guinée et de leurs abords », *Revue Générale de Botanique*, 62 : 325-399.
- 1971 *Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux*, vol. II, *Les milieux. Les groupements végétaux*, Paris, Gauthiers-Villars.

SHERIDAN, M. J. & NYAMWERU, C.

2008 *African Sacred Groves : Ecological Dynamics and Social Change*, Oxford, James Currey.

SUNSERI, T.

2009 *Wielding the Ax. State Forestry and Social Conflict in Tanzania, 1820-2000*, Athens, Ohio University Press.

SURET-CANALE, J.

1964 *Afrique Noire. L'ère coloniale, 1900-1945*, Paris, Éditions Sociales.

1970 *La République de Guinée*, Paris, Éditions Sociales.

2000 « Note sur les Kokoli », in G. GAILLARD (dir.), *Migrations anciennes et peuplement actuel des côtes guinéennes*, Paris, L'Harmattan.

SURUN, I.

2008 « Le terrain de l'exploration reconsidéré : les explorateurs européens en Afrique au XIX^e siècle », in P. SINGARAVÉLOU (dir.), *op. cit.* : 60-68.

TARDY, Y. & ROQUIN, C.

1998 *Dérive des continents, paléoclimats et altérations tropicales*, Orléans, Éditions BRGM.

VIGNÉ, P.

1888a « Les peuplades des rivières du sud de la Sénégambie et les erreurs des ethnographes », *Revue Scientifique*, 15 : 450-464.

1888b « Quelques mots sur les animaux vertébrés que l'on trouve dans les rivières du sud de la Sénégambie », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, 10 (6) : 636-642.

1888c « Quelques mots sur la climatologie des Rivières du Sud, au point de vue pratique », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 11 (10) : 377-380.

1889a « Les rivières du sud de la Sénégambie. Le Rio Nunez », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 12 (8) : 225-235.

1889b « Les rivières du sud de la Sénégambie. Le Rio Nunez (suite et fin) », *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 12 (9) : 257-269.

WHITE, F.

1987 *La végétation de l'Afrique. Mémoire accompagnant la carte de végétation de l'Afrique*, Paris, Unesco-ORSTOM.

ZIMMERMAN, M.

1916 « La vie agricole indigène en Afrique Occidentale Française », *Annales de Géographie*, 138 : 237-238.

RÉSUMÉ

La région des Rivières du Sud constitue avec le Dahomey Gap un domaine historiographique privilégié pour l'écologie historique du gradient forêt-savane en raison de son contact avec le littoral et de l'ancienneté des implantations européennes sur les côtes. L'examen du contexte politique et professionnel des écrits publiés par les explorateurs de la fin du XIX^e siècle rend compte de l'orientation de leur regard sur les paysages. Contrairement aux nomenclatures scientifiques de l'écologie contemporaine, leurs descriptions recèlent des informations sur l'expérience sensorielle des milieux qui permettent d'inférer la physionomie de la végétation. Une évolution en dents de scie de l'extension du couvert arboré peut être retracée à partir des inventaires de ressources naturelles dans les espaces en cours de colonisation. Ces oscillations, dont les causes sont recherchées dans une conjonction de facteurs démographiques, économiques et politiques perceptibles dans ces textes, sont comparées avec les dynamiques anthropiques du couvert végétal dans d'autres régions occidentales du gradient forêt-savane au XX^e siècle. La superposition de l'opposition entre « forêt » et « savane » à celle d'une nature à préserver et de cultures à civiliser qui détermine les politiques de conservation actuelles paraît correspondre à une sensibilité environnementale qui s'exprime déjà dans les écrits de certains explorateurs.

ABSTRACT

Contribution to Landscape History in West Africa. Explorers' and European Residents' Northern Rivers of the 1830-1910 Period. — Owing to early European settlements, the Northern Rivers region represents a privileged historiographic field for the historical ecology of the forest-savanna gradient along with the Dahomey Gap. Examination of the social, political and professional context of accounts published by late XIXth century explorers opens a window on their perception of the landscape. Contrary to contemporary ecology's scientific nomenclatures, their descriptions contain information about the sensory experience of the environment which allows to infer the vegetation physiognomy. A sawtooth evolution of forest cover expansion can be traced from natural resources inventories in areas under colonization. These oscillations, which are caused by a concurrence of demographic, economic and political factors perceptible in these texts, are compared with XXth century anthropic dynamics of vegetation cover in other Western areas of the forest-savanna gradient. Present-day conservation policies based on a parallel between forest and nature to be preserved on one hand, as opposed to savanna and cultures to be civilized on the other hand, seem to fit with a kind of environmental sensitivity which is already expressed by certain explorers.

Mots-clés/keywords : écologie historique, écotone forêt/savane, explorateurs, inventaires naturalistes, Rivières du Sud/*historical ecology, forest/savanna ecotone, explorers, naturalistic inventories, Southern Rivers.*